

Vestige du Beyrouth
d'avant, l'Hôtel Côte d'Azur.



Attention, work in progress. Entre béton nu et excitation urbaine, Beyrouth réinvestit ses murs. Et se cherche de nouveaux repères.

Presque au centre de la ville, l'atterrissage. Au bord de l'eau et au milieu des maisons à la fois. La grande lumière du Sud, un peu sèche du fait de cet ocre clair de la terre tout autour. Nouvel invité ici, le palmier. Il dessine maintenant la Corniche, essentiel plumeau à humeur sombre pour l'Européen du Nord qui veut être certain de la rupture climatique recherchée.

Variation contemporaine de l'hospitalité locale, les lieux communs tendent tout de suite les bras. Comme autant de chromos poulpes, anciennes brutalités devinées derrière les débris aux ombres magnifiques. Toute la richesse des tonalités du béton nu, frotté, des ciments usés, sur fond d'excitation urbaine et de trois cents jours de soleil par an. Beyrouth participe d'un bonheur un peu vicieux. Une ville avec des quartiers de gâteaux secs, tout grignotés, des miettes et des morceaux après le passage de cochons d'Inde géants. Quand tu regardes l'Hôtel Côte d'Azur, à main gauche, juste un peu avant d'entrer dans la ville, vers le quartier de Jnah. Ou comment l'abandon fabrique du Mies van der Rohe. Un parangon d'architecture, sur la base d'un hôtel sans doute terriblement banal au départ. Maintenant, on voit la mer à travers ses plateaux.

"De toute façon, Beyrouth, c'est de la mauvaise architecture" conclut Bernard Khoury, l'un des plus splendides représentants d'une approche contemporaine locale. C'est sûr, la ville n'a jamais été une perle de ce point de vue-là. Croisé au B018, ce club imperturbablement emblématique qu'il construisit en 1998, Khoury évoque avec une petite coquetterie le difficile destin de celui qui n'a mené à bien que trois projets en quinze ans : il enfile volontiers le costume de l'architecte maudit.

La qualité de son travail construit plus récent – le restaurant et bar Centrale, le restaurant japonais Yabani – autorise quelques faiblesses ponctuelles de cet ordre. Son maximalisme têtu lui a sans doute coûté cette année un très beau projet qui reviendra à l'architecte Zaha Hadid. Philippe Starck travaille déjà sur un

Beyrouth, plan B

grand projet hôtelier. La grande heure de Bernard Khoury arrivera : il a d'évidence l'énergie et le talent de donner d'authentiques nouveaux repères à l'identité de sa ville. Les grandes opérations immobilières se multiplient sans lui pour l'instant, dans des ensembles à la fadeur sage d'un front de mer à Miami ou Rio. Une nouvelle marina sur ces 60 hectares gagnés sur la mer. De très grands immeubles, bientôt à la file. Nabil Gholam, revenu lui aussi au Liban après vingt ans d'absence, évoque sa ville comme "attachante et bizarre, avec une identité culturelle confuse".

À Paris, il a longtemps travaillé avec Ricardo Bofill. Ici, il a construit des chalets de montagne qui s'essaient à la discrétion, et dessiné le projet de la Tour Platinum : 150 m, 80 appartements. 600 m² minimum. Ailleurs, une maison individuelle dans un immeuble de 12 étages. Sa marque, plus "internationale", rencontre moins de résistances.

La zone la plus abîmée par le conflit est aujourd'hui un centre entièrement reconstruit. On appelle ce quartier Solidere, du nom de l'entreprise – presque un État à elle toute seule – qui répond de sa résurrection. Imitation parfaitement luxueuse de ce qui existait, un peu Port Grimaud ou Vegas dans sa netteté stérile. Du marbre en tonnes. 70 % de pierre, 30 % de verre : pour garantir la préservation du 'genus loci', un peu comme on l'a voulu à Berlin. Boutiques chics et cafés trop propres remplacent définitivement les souks et les petits commerces. Si les rues piétonnes n'accueillent plus de marchés bruyants, la foule des Beyrouthins s'y presse pourtant, presque tous les soirs. Elle se serre sur les terrasses balisées de narguilés, elle défile sur ses places. Juste un demi-échec donc. Évidemment, le biotope où la nuit s'excite est celui de quartiers plus anciens, dans Achrafieh surtout, avec la rue Monod comme axe majeur. La fête préfère l'étroitesse de la cuisine et des couloirs au vide de la salle de bal. C'est un Marais parisien qui serait ordonné comme le Panier marseillais, tout en ruelles tordues et reliefs. Ici, le style néomauresque est sans doute ce que la ville a de plus drôle. Cette architecture orientaliste dite du "Mandat", en référence à la tutelle de la France (1920-1941), se faisant l'écho esthétique du pouvoir ottoman. Parce que l'un des éléments de l'identité de Beyrouth est sûrement dans cet exercice-là : une traduction d'influences, arabes, turques, occidentales à l'image d'une ville d'échanges. Ceux qu'illustrent le charmant atelier du couturier Rabih Kayrouz associant une table de Saarinen, du mobilier irakien en palmier tressé et un luminaire années 40 tendu de petites perles roses, sucré comme un loukoum. Il faut venir voir la ville maintenant, renaissante et en mutation, parce que tout – le mieux en l'occurrence – semble encore possible. Avec le sentiment que votre présence même en constitue la tangible promesse. P. D.